

Vue d'ensemble

Number 261, July–August 2009

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1913ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(2009). Review of [Vue d'ensemble]. *Séquences*, (261), 48–59.



Adrift in Tokyo

La dérive tokyoïte que propose Satoshi Miki n'est pas sans rappeler les dérives prescrites par le théoricien et cinéaste situationniste Guy Debord. En effet, **Adrift in Tokyo** peut se résumer en partie par la théorie de la dérive qui suggère qu'une ou quelques personnes abandonnent leurs activités et leurs relations régulières pour se laisser guider par l'espace qu'elles parcourent et les rencontres qu'elles y font. Les qualités psychogéographiques des lieux se chargeant de structurer l'aventure. Ce projet piétonnier est parfaitement incarné par les deux protagonistes atypiques de ce film nippon primé au dernier festival Fantasia.

Il est très séduisant de voir émerger d'une mégapole hyper moderne comme Tokyo un récit artisanal qui fait le pari de l'échelle humaine. Dans ce *road movie* sans moteur, la marche est à mi-chemin entre la déambulation touristique et la promenade amicale; entre le périple burlesque et la quête existentielle. La force séductrice de ce récit réside notamment dans sa retenue, sa simplicité et son attention aux détails. Sincère et authentique, la mise en scène nous donne envie de suspendre toute appréhension critique afin de mieux nous laisser charmer par le voyage doux heureux.

À chaque coin de rue nous attend une nouvelle surprise — rarement architecturale, souvent humaine ou situationnelle. Le film est truffé d'idées improbables qui ne manquent pas de nous faire rire. Comme lorsque M. Fukuhara s'arrête pour mieux apprécier *Pavane pour une infante défunte* (titre qui, par ailleurs, annonce déjà le secret du personnage) de Maurice Ravel et qu'une vieille dame à vélo lui fait remarquer par sa sonnette insistante qu'il bloque la piste cyclable. Méorable d'humour. Parfois burlesques, généralement attendrissants, les personnages de ce long métrage sont absolument singuliers et attachants.

Dans son ouvrage intitulé *L'Art de marcher*, Rebecca Solnit décrit parfaitement les qualités de la marche exploitées par **Adrift in Tokyo** : « le rythme de la marche donne en quelque sorte son rythme à la pensée. La traversée d'un paysage ramène à des enchaînements d'idées, en stimule de nouveaux. L'étrange consonance ainsi créée entre cheminements intérieur et extérieur suggère que l'esprit, lui aussi, est un paysage à traverser en marchant. »

DOMINIC BOUCHARD

■ **TENTEN** — Japon 2007, 101 minutes — **Réal.** : Satoshi Miki — **Scén.** : Satoshi Miki, d'après le roman de Yoshinaga Fujita — **Int.** : Jō Odagiri, Tomokazu Miura, Kyōko Koizumi, Yuriko Yoshitaka, Kumiko Aso, Eri Fuse, Kami Hiraiwa, Reona Hirota, Mitsuko Ishii, Yoshizumi Ishihara, Ryo Iwamatsu, Ittoku Kishibe, Yutaka Matsushige, Sanae Miyata — **Dist.** : Evokative.

Angels & Demons

Robert Langdon, spécialiste des symboles de l'université de Harvard, est appelé par la gendarmerie vaticane pour élucider un mystère qui pourrait avoir des conséquences catastrophiques pendant un conclave, moment crucial de cette monarchie élective qu'est la papauté. Les scénaristes Akiva Goldsman et David Koepp, qui ont pondu ou retravaillé dernièrement des histoires de surhommes (**Hancock**, **I Am Legend**, **I Robot** et **Spider-Man**), élaguent le roman de Dan Brown, qui dans la réalité précède *The Da Vinci Code*. Malheureusement, leur chronologie fonctionne difficilement, car tout ne peut pas se passer en vingt-quatre heures : le voyage entre Boston et Rome dure au moins sept heures à moins de prendre un avion supersonique, et avec les six heures de décalage, il y a donc treize heures de perdues pour quelqu'un qui part au plus tôt à 7 heures du matin et qui doit arriver avec assez de temps pour se rendre aux Archives vaticanes avant le premier meurtre, annoncé pour 20 heures. Bien entendu, le travail préliminaire dans ce lieu aurait pu être entrepris par un collègue romain de Langdon, mais cela minerait l'identification du spectateur avec ce héros universitaire américain, sans peur et sans reproche.

L'idée de la bombe antimatière semble très fortement improbable pour un événement se passant dans un futur prévisible. Le roman de Dan Brown réduit de manière simpliste l'opposition entre science et religion en titillant la propension des amateurs pour les sociétés secrètes et la recherche d'une vérité cachée, donc à décrypter. Mais son jeu de pistes apparaît truffé d'erreurs à qui connaît un tant soit peu l'histoire de l'art et de l'Église catholique. Ron Howard filme cela un peu platement, multipliant les champs-contrechamps pendant que la musique d'Hans Zimmer en rajoute pour qu'on soit sûr que le spectateur a bien compris l'importance de la scène.

Parmi les acteurs obligés de se débattre avec des personnages trop typés, Armin Mueller-Stahl et Stellan Skarsgård s'en tirent mieux que les autres dans cette enquête policière pseudo-scientifique, pleine de bruit et de fureur, mais dont la fumée s'efface très rapidement après le visionnement.

LUC CHAPUT

■ **ANGES ET DÉMONS** — États-Unis 2009, 139 minutes — **Réal.** : Ron Howard — **Scén.** : Akiva Goldsman, David Koepp, d'après le roman de Dan Brown — **Int.** : Tom Hanks, Ayelet Zurer, Ewan McGregor, Armin Mueller-Stahl, Stellan Skarsgård, Nikolaj Lie Kaas, Piefrancesco Favino — **Dist.** : Columbia.



Anvil: The Story of Anvil

Un adolescent américano-britannique de bonne famille intellectuelle vivant à Londres devient dans les années 80 *roadie* (travailleur de tournée) pour un groupe *heavy metal* canadien, Anvil, qui a alors une certaine carrière internationale. Depuis, le jeune homme, Sacha Gervasi, a surtout été connu comme scénariste de **The Terminal**, comédie de mœurs secondaire dans l'œuvre de Spielberg. Il recommence à s'intéresser à ce groupe de Torontois maintenant dans la cinquantaine et qui ont des emplois entre autres de camionneur qui leur permettent de subvenir à leurs besoins immédiats. Plusieurs membres de leur famille, qui ont mieux réussi financièrement, sont encore étonnés qu'ils continuent à jouer de cette musique et à vouloir devenir célèbres comme leurs confrères de Metallica et Bon Jovi.

Steve « Lips » Kudlow et Robb Reiner constituent un couple d'amis depuis quarante ans environ. *Lips* comme son surnom l'indique est verbomoteur et quelque peu cyclothymique; l'autre, Robb, est plus réservé, habitué à jouer des percussions et à peindre plutôt qu'à exprimer verbalement ses émotions. Une tournée chaotique en Europe est organisée par une admiratrice italienne dont l'incompétence apparaît aux nombreux détours de ce périple par ailleurs hilarant qui montre l'étendue de la culture *heavy metal* dans les coins les plus étonnants de ce continent. La préparation d'un autre enregistrement, sous la gouverne d'un producteur célèbre, constitue un autre épisode fort de ce film où l'on sent l'empathie du réalisateur. **This Is Spinal Tap**, parodie décapante des documentaires rock sortie en 1984, vient bien entendu à l'esprit du spectateur, surtout que le batteur s'appelle Robb Reiner, quasi homonyme de Rob Reiner, réalisateur, coscénariste et interprète de ce film culte auquel d'autres clins d'œil font référence.

Tourné avec peu de moyens mais attentif aux événements et au parcours en montagnes russes de ce groupe, **Anvil** est un hommage émouvant et drolatique à l'amitié et à tous ces groupes musicaux qui continuent de jouer dans des endroits miteux en espérant qu'un jour ils seront reconnus à leur juste valeur (qu'ils savent grande nécessairement !).

LUC CHAPUT

■ États-Unis 2008, 90 minutes — Réal. : Sacha Gervasi — Scén. : Sacha Gervasi — Avec : Steve « Lips » Kudlow, Robb Reiner, Chris Tsangarides, G5, Ivan Herd, Tiziana Arrigoni, Cut Loose, Lars Ulrich, Tom Araya — Dist. : Cinéma du Parc / Abramorama.

Le Bal des actrices

Douze actrices vêtues de robes colorées exécutent une hilarante chorégraphie sur des paroles d'une chanson fort à propos : « Y'a pas que dans les films qu'on se fait du cinéma. Dans le panorama, la vie nous embobine derrière notre caméra ». Le ton est donné. **Le Bal des actrices**, deuxième long métrage de la comédienne devenue réalisatrice Maïwenn (**Pardonnez-moi**), ne se prend pas du tout au sérieux. Film inclassable qui oscille entre le documentaire, la fiction et la comédie musicale, ce **Bal des actrices** offre à douze actrices l'occasion d'étaler petits bonheurs, mais aussi névroses et angoisses.

Dans la lignée de **Filles perdues, cheveux gras** de Claude Duty, **8 femmes** d'Ozon et **On connaît la chanson** de Resnais, les comédiennes poussent la chansonnette pour raconter leur existence. Mais ici, il faut départager le vrai du faux, un peu à la manière de la série télé *Tout sur moi* de Stéphane Bourguignon. Le résultat se révèle souvent hilarant, parfois surprenant. Il y a Karin Viard (très comique), qui rêve d'une carrière américaine mais rate son audition en anglais, Marina Fois qui se fait botoxer le visage pour rester jeune et Muriel Robin, qui n'en peut plus de jouer les clowns de service. Il y a Romane Bohringer qui souhaite revenir sous les feux de la rampe, Mélanie Doutey qui pète les plombs et part se ressourcer en Inde, et Julie Depardieu (toujours excellente) qui désire tomber enceinte et à qui on ne donne que des rôles de mère.

Évidemment, toutes les actrices ne suscitent pas le même intérêt chez le spectateur. On prend plaisir à renouer avec Romane Bohringer, à découvrir Karin Viard sous un autre jour et à mieux connaître Marina Fois.

Mais on s'ennuie ferme de la conversion de Mélanie Doutey en Angelina Jolie française et des amourettes entre Maïwenn et Estelle Lefébure. Même si l'exercice tourne parfois un peu en rond, que les images floues et les cadrages instables de ce faux documentaire agacent, les amoureux du cinéma français apprécieront ce **Bal des actrices** qui leur permet de passer un bon moment avec celles qu'ils aiment tant : les actrices.

CATHERINE SCHLAGERRE

■ France 2008, 105 minutes — Réal. : Maïwenn — Scén. : Maïwenn — Int. : Jeanne Balibar, Romane Bohringer, Julie Depardieu, Mélanie Doutey, Marina Fois, Estelle Lefébure, Maïwenn, Linh-Dan Pham, Charlotte Rampling, Muriel Robin, Karole Rocher, Karin Viard et JoeyStarr — Dist. : K-Films Amérique.



La Belle Personne

Au début de son si beau roman, *La Princesse de Clèves*, librement, très librement adapté au cinéma par Christophe Honoré, Mme de Lafayette écrit : « Jamais cour n'a eu tant de belles personnes ». Dans le Lycée Molière, rue du Ranelagh, Paris 16, l'arrivée de Junie, nouvelle élève, suscite une curiosité générale et l'amour d'Otto. Mais elle tombe amoureuse du très séduisant Nemours, le professeur d'italien du lycée. Passion réciproque qui les entraîne dans une absolue détresse amoureuse, Junie s'y refusant, sachant que l'amour n'est pas éternel. L'auteur de *Dans Paris* (2005) et des *Chansons d'amour* (2007) s'attache à suivre de près adolescents et professeurs qu'il filme dans le lycée et ses environs, principalement un café voisin, lieu de rencontre par excellence. Nous ne connaissons pas leurs horizons familiaux. On retrouve Grégoire Leprince-Ringuet et Louis Garrel et, pour la première fois dans la filmographie du cinéaste, apparaît la jeune Léa Seydoux, véritable révélation, envoûtante de présence charnelle en même temps que touchante de vulnérabilité. Le parti pris de filmer dans un lycée véritable sert la vraisemblance de cette histoire où les adolescents sont autant de personnages sensibles, attachants, émotifs. « On tournait pendant les heures de classe, raconte Christophe Honoré. C'était intéressant de tourner au rythme du lycée, d'arrêter quand ça sonnait, d'aller en récréation avec les élèves et d'y tourner quelques scènes, de se servir des figurants au sein du lycée. » Ici et là, de jolies trouvailles.

L'émotion de la classe d'italien écoutant un extrait de l'opéra *Lucia de Lammermoor*, la chanson murmurée par Grégoire Leprince-Ringuet qui marche dans la rue et, surtout, l'apparition souriante de Chiara Mastroianni (à peine un plan) qui fut, elle aussi, princesse de Clèves dans *La Lettre*, de Manoel de Oliveira. Dans cette histoire romanesque, le suicide d'Otto semble démesuré et on se prend à évoquer *Le Jeune Werther*, de Jacques Doillon, où les troubles et les tourments de l'adolescence étaient dépeints avec une justesse rare. Ne boudons pas notre plaisir : *La Belle Personne* est somme toute un film charmant mais un peu mince.

FRANCINE LAURENDEAU

■ France 2007, 90 minutes — Réal. : Christophe Honoré — Scén. : Christophe Honoré, Gilles Taurand — Int. : Louis Garrel, Léa Seydoux, Grégoire Leprince-Ringuet, Esteban Carvajal-Alegria, Simon Truxillo, Agathe Bonitzer, Anaïs Demoustier, Jacob Lyon, Tanel Derard, Chantal Neurwirth — Dist. : Métropole.



The Brothers Bloom

Après le succès d'estime remporté avec son premier opus, *Brick*, Rian Johnson repart à la conquête de ses grandes amours cinématographiques, soit le film noir, tout en y convoquant ces étincelles de désinvolture et d'escroquerie immortalisées dans *The Sting*. Manque de chance ou de vision, on est en droit de se demander, à la fin du film, si le réalisateur ne s'est pas fourvoyé dans ses ambitions, trop grandes pour mener son récit à bon port. En dépit de tous les efforts déployés, *The Brothers Bloom* ne ressemble à rien de plus qu'à une escapade sympathique, certes, mais qui échoue à nous captiver au final, une aventure rapidement rattrapée par son manque de rythme et ses intermittences touristiques.

Les Frères Bloom jouissait pourtant de tous les éléments nécessaires pour combler nos attentes : un cinéaste talentueux, des personnages fantasques (on retiendra l'irrésistible performance de Rinko Kikuchi, vue dans *Babel*) magnifiant leur quotidien dans une belle folie, des décors exotiques (Monténégro, Saint-Petersbourg, Grèce, Prague...) et des acteurs de premier plan. Très tôt pourtant, son exubérance formelle prend le pas sur ses personnages, s'entortillant du coup dans un exercice qui flirte occasionnellement avec la complaisance, au grand détriment de ses acteurs d'un charme et d'un naturel contagieux. Là où on entrevoyait une lumineuse légèreté à l'ensemble (efficacement campée dans la première partie), une lourdeur inévitable déferle subséquemment, sous une accumulation de situations inconséquentes (l'histoire d'amour inéluctable, les trous dans le scénario, tout comme ce désintérêt pour les personnages secondaires) sans grande consistance.

Durant une scène pivot au milieu du film, Bloom, joué par Adrien Brody, implore son frère de le laisser mener une vie normale, loin des escroqueries et des tromperies : « I am tired of living a scripted life ». Un aveu probablement partagé par le spectateur, épuisé lui aussi devant tant de vaines chimères et d'interminables rebondissements tournant à vide... Il nous reste néanmoins ces rares moments dans lesquels tout s'éclaircit momentanément, à la vue de la magnifique Rachel Weisz et du fort estimable Mark Ruffalo, deux acteurs qu'Hollywood ne semble toujours pas reconnaître à leur juste valeur.

SAMI GNABA

■ LES FRÈRES BLOOM — États-Unis 2008, 113 minutes — Réal. : Rian Johnson — Scén. : Rian Johnson — Int. : Adrien Brody, Mark Ruffalo, Rachel Weisz, Rinko Kikuchi, Robbie Coltrane — Dist. : Séville.



Le Chant des mariées

Tunis, 1942. Myriam est juive; Nour, musulmane. Malgré la barrière des religions, les deux adolescentes, amies depuis leur enfance, partagent une même culture, les mêmes angoisses et joies, le même avenir, celui d'être promises à un homme. Le fléau nazi, lorsqu'il atteint le Maghreb, rappelle cependant le fossé qui les sépare.

Karin Albou avait séduit en 2005 avec son premier long métrage, *La Petite Jérusalem*. La sincérité de sa caméra et l'originalité du sujet (religion et sexualité) avaient certainement contribué à son succès, marqué de nombreux prix, dont celui du meilleur scénario à la Semaine de la critique du Festival de Cannes. Mais *Le Chant des mariées* manque de la fraîcheur de l'autre.

La réalisatrice-scénariste, également actrice (elle incarne la mère de Myriam), reprend le thème de l'impossible mariage entre le respect des traditions et l'éveil du désir sexuel. Dans le judaïsme. Ici, l'ado musulmane est complémentaire. Elle est le pilier sur lequel repose l'argumentaire, cet Autre qui sert d'abord d'exemple (Nour est la première convoitée), puis d'exutoire (c'est par elle qu'arrive le malheur, ou par son Khaled, un Tunisien collabo). Nour, c'est un miroir, duquel il faut se méfier et dont la représentation (musulmane) est loin de la réalité (juive).

Karin Abou a transposé ses préoccupations dans un espace-temps bien différent pour ce deuxième opus. Elle a voulu aborder l'histoire politique, mais ne fait qu'effleurer un sujet explosif, l'appui des nationalistes arabes à l'Allemagne nazie. Le ton didactique et misérabiliste, surtout en deuxième partie, pèse lourd.

En fait, *Le Chant des mariées* tient la route tant que sa trame demeure en dehors de la description politique; tant que la cinéaste se contente des questionnements sentimentaux de Myriam et Nour. Leur amitié décrit un monde intime et secret, elle brouille les cartes, élimine nos repères et nous pousse dans un monde idéal où les religions ne s'imposent pas. La ritournelle qui berce leur enfance a ce double sens qui nous place entre la belle innocence et la cruelle réalité.

JÉRÔME DELGADO

■ France / Tunisie, 2008, 101 minutes — **Réal.** : Karin Albou — **Scén.** : Karin Albou — **Int.** : Lizzie Brocheré, Olympe Borval, Najib Oudghiri, Simon Abkarian, Karin Albou — **Dist.** : Séville.



Le Crime est notre affaire

Un couple est intrigué par une énigme policière et tente d'apporter sa contribution à l'enquête. Déjà en 1934 Dashiell Hammett, dans *The Thin Man*, narrait les aventures de Nick et Nora Charles dans la haute bourgeoisie américaine. Une série réussie de films mettant en vedette Dick Powell et Mirna Loy s'ensuivit.

Pascal Thomas, auteur de sympathiques comédies de mœurs (*Les Zozos*), présente ici, après *Mon petit doigt m'a dit...*, un autre film de cette série mettant en scène des personnages créés par Agatha Christie. Bélisaire et Prudence Beresford vivent une intrigue tirée d'un autre des romans de Christie, *4:50 from Paddington*, qui avait déjà été adapté au cinéma sous le titre de *Murder She Said*.

Catherine Frot et André Dussollier jouent avec entrain ce couple de jeunes retraités en forme ayant besoin de distractions, couple auquel au moins une partie du public visé pourra facilement s'identifier. La dame McGillicuddy, qui avait aperçu furtivement le meurtre en train d'être commis et qui en parle à Marple dans le roman, devient dans ce film une tante de Prudence qui décide de mener sa propre enquête dans le manoir près de la voie ferrée sur laquelle circula le train du meurtre.

Le manoir recèle assez de personnages plus ou moins excentriques et de recoins pour prolonger quelque peu l'enquête que Thomas filme de manière un peu télévisuelle. François Caviglioli et Pascal Thomas ont ainsi créé dans leur adaptation, à partir de personnages si typiquement britanniques, une galerie de portraits qu'incarnent avec délectation Claude Rich, Chiara Mastroianni et les autres.

Cette histoire aux accents quelquefois fantaisistes garde son côté de comédie policière en dépit de quelques morts et ne veut assurément pas ressembler à *Gosford Park* du réalisateur Robert Altman, où le scénariste Julian Fellowes jouait dans les plates-bandes d'Agatha tout en rendant hommage à *La Règle du jeu* de Jean Renoir.

LUC CHAPUT

■ France 2008, 109 minutes — **Réal.** : Pascal Thomas — **Scén.** : François Caviglioli, Pascal Thomas, d'après des personnages et une intrigue d'Agatha Christie — **Int.** : Catherine Frot, André Dussollier, Chiara Mastroianni, Claude Rich, Hippolyte Girardot, Melvil Poupaud, Christian Vadim — **Dist.** : Métropole.



Drag Me To Hell

Depuis plusieurs années et notamment avec ses adaptations des **Spider-Man**, le réalisateur Sam Raimi a délaissé le cinéma d'horreur pour un divertissement plus familial. Il est donc étonnant et réjouissant pour ses fans de le voir s'attaquer à nouveau à un genre par lequel il a fait sa marque à ses débuts avec sa trilogie des **Evil Dead**. En revanche, **Drag Me To Hell**, qui comporte certes des éléments d'horreur et de fantastique, fonctionne davantage en tant que satire sociale qu'en tant que film d'épouvante pur et dur.

Alors que sévit actuellement aux États-Unis la pire crise économique depuis 1929, le film est une satire allégorique du climat actuel qui règne au pays de l'Oncle Sam depuis l'effondrement du marché immobilier américain causée par la crise mondiale du crédit. Ainsi, les plus démunis doivent subir les foudres et l'humiliation de gourmands capitalistes cupides.

Et pour avoir refusé d'octroyer une troisième extension de crédit, la protagoniste en verra de toutes les couleurs; on aura ainsi droit à quelques séquences plus hilarantes qu'horribles. Le réalisateur n'hésite pas à donner dans l'outrance, le dégoût et le grotesque tandis que d'autres séquences rappellent l'univers des Three Stooges, dont Raimi est un immense admirateur.

Ceci étant dit et malgré le côté agréable de l'ensemble, le film sombre lentement dans la routine et la répétition avec ces dernières vingt minutes qui traînent en longueur et cette conclusion prévisible à souhait, un brin décevante. Bien que moins époustouflante et inventive qu'à ses débuts, la mise en scène du réalisateur est toujours aussi énergique; ses mouvements de caméra et certains cadrages sont diablement efficaces, surtout lors des séquences d'action.

Il reste que ceux qui regrettaient que Raimi ait vendu son âme à Hollywood se réjouiront d'un retour à ses débuts, même si le film provoque davantage le rire que l'effroi. Un retour à un cinéma plus modeste et moins ambitieux, qui perd en densité mais gagne en liberté.

PASCAL GRENIER

■ **MALÉDICTION DE L'ENFER** — États-Unis 2009, 98 minutes — Réal. : Sam Raimi — Scén. : Sam Raimi et Ivan Raimi — Int. : Alison Lohman, Justin Long, Lorna Raver, Dileep Rao, David Paymer, Reggie Lee — Dist. : Universal.



Fierce Light : When Spirit Meets Action

En 2004, Velcrow Ripper nous avait transportés de par le monde avec son reportage **Scared Sacred**, où il partait à la recherche des « *Ground zeros* » de notre planète : New York post-attentat, Cambodge, Afghanistan, Palestine, etc. Cette fois, il nous présente **Fierce Light**, un reportage tout aussi aventureux, quoique moins périlleux.

Ici, le réalisateur torontois nous plonge dans un monde que trop peu de gens connaissent dans notre confortable Occident, endroits où l'indifférence et l'individualisme prédominent. Ce monde, c'est celui de la résistance pacifique. Bien qu'il y fasse un léger retour dans le temps, nous ramenant dans la chaotique ville de Québec lors du sommet des Amériques de 2001, ou encore, au cœur de la ville de Los Angeles, lors des protestations pour sauver la *South Central Farm*, nous remarquons que le réalisateur trouve sa source dans un espace-temps plus lointain, à l'ère de Gandhi. Quoique le monde ait bien changé, il demeure plusieurs fruits de cet activiste symbolique... Non-violence et désobéissance civile sont ainsi les deux clés qui permettent de bien saisir l'essence du reportage.

Le film s'ouvre sur les dernières images filmées par Bradley Roland Will, collègue du réalisateur, lors d'une révolte locale à Oaxaca au Mexique, où il se fera abattre par balle en plein tournage. À partir de ce moment, le film accrochera les spectateurs les plus informés, et ce, par la détermination et l'opiniâtreté qui s'en dégagent. Cependant, il est facile de prévoir qu'un public moins avisé décrochera rapidement dû à la piètre qualité graphique des images. Domage, car le chemin accompli par Ripper s'avère logiquement construit; son montage, peu habile, mais assumé, appuie quant à lui une cause juste et fondée.

Au cours de son voyage, qui passe par maints continents, nous aurons l'opportunité d'entendre des personnalités activistes telles que le moine bouddhiste Thich Nhat Hahn, l'archevêque et gagnant du prix Nobel de la paix (1984) Desmond Tutu, l'actrice Daryl Hannah, ou encore l'auteure Alice Walker. Ils mettront chacun leur grain de sel dans la défense de cette cause, au côté du cinéaste et de sa caméra.

MAXIME BELLEY

■ **Canada 2008, 90 minutes — Réal. : Velcrow Ripper — Scén. : Velcrow Ripper — Dist. : Séville.**



Je veux voir

Dans sa chambre d'hôtel à Beyrouth, Catherine Deneuve, par sa silhouette furtive, loin du glamour qu'elle incarne depuis maintenant trente ans, annonce (vraisemblablement) à son agent demeuré hors champ qu'elle « veut voir ». « Je ne comprends pas ce que tu veux voir », lui rétorque-t-il. Non sans rappeler la célèbre réplique « j'ai tout vu... tu n'as rien vu » de Marguerite Duras dans *Hiroshima mon amour*, ces deux phrases interviennent comme le catalyseur de tout ce qui s'ensuivra dans ce road movie d'une belle puissance poético-politique.

Quelques mois suivant l'attaque israélienne sur le Liban, en 2006, Deneuve est invitée à participer à une soirée de bienfaisance. C'est par ces circonstances un peu troublantes que Joana Hadjithomas et Khalil Joreige lui proposent une virée aux confins de la tragédie libanaise, en compagnie de l'acteur Rabi Mroué et de leur caméra. Autrement dit, Deneuve l'actrice jouera à mademoiselle Deneuve, citoyenne française dans la ville, rattrapée visiblement par l'actualité — réduite en quelque sorte à l'artifice de sa propre image (ces étrangers la dévisageant, ce passage récité de *Belle de jour*...).

Dispositif aux plusieurs revers (contraintes des points de vue, fragilité considérable du réel, les fins contrastes entre documentaire et fiction), *Je veux voir* offre essentiellement un regard qui cherche à voir au-delà de ces images rapatriées par la télévision négligeant ces vies et ces plaies irrécupérables par le temps, sauf peut-être par l'oubli (cette séquence désespérante de Mroué en train de chercher la maison de sa grand-mère disparue quelque part sur ces terres éventrées)... Plus encore, un regard mobilisé par devoir de mémoire à travers lequel les choses se montrent dans toute leur vérité brute. Portés par le souffle de leur engagement, les deux réalisateurs filmeront leur pays sous toutes ses latitudes. À l'instar d'un Karostami ou d'Atom Egoyan (*Citadelle*, toujours inédit), Hadjithomas et Joreige nous emmènent — littéralement — à la conquête des ruines, sans apitoiement ou lourds discours. Liés au spectateur par cet acte sacré du regard, ils trouvent en chacun un compagnon qui manifestement veut voir aussi. Et les entendre dans le silence de leurs souffrances.

SAMI GNABA

■ France 2008, 75 minutes — **Réal.** : Joana Hadjithomas, Khalil Joreige — **Scén.** : Joana Hadjithomas, Khalil Joreige — **Avec** : Catherine Deneuve, Rabi Mroué — **Dist.** : Filmoption.



Lymelife

Le premier long métrage à titre de réalisateur de Derick Martini est coscénarisé avec son jeune frère Steven. Ils mettent en scène des voisins d'un Long Island banal à la fin des années 70. Mickey (Alec Baldwin, qui agit aussi à titre de producteur) est un promoteur immobilier infidèle, ambitieux et incapable de communiquer avec ses deux fils; son voisin, quant à lui, fait semblant depuis des années de chercher du travail. C'est par les yeux de Scott, le cadet, que nous suivons les histoires entremêlées de ces deux familles, collègues et amis, où chacun a ses doutes, ses angoisses et ses petits secrets.

Le film s'est mérité le prix de la FIPRESCI au dernier festival de Toronto. Dans cette histoire touche-à-tout, on ne va pourtant pas assez loin. On effleure des thèmes intéressants sans se mouiller vraiment : la révolte larvée de la mère de famille, par exemple. L'aveu du grand frère qui n'est pas soldat mais responsable des communications tombe à plat. La première relation sexuelle de Scott et Adrianna est filmée de manière simpliste, alors que tout le film nous y emmenait.

Le voisin cocu qui souffre de la maladie de Lyme portait en lui un potentiel narratif incroyable, mais on le confine dans un coin du sous-sol. On est à des années-lumière de *American Beauty* (2000) ou *The Graduate* (1968). En fait, cette réalisation floue fait penser au pire du cinéma canadien-anglais, tel que *Young People Fucking* (2007) et autres longs métrages où il y a bien peu de direction artistique, de recherche dans la mise en scène ou de travail d'éclairage.

La reconstitution des années 70 est pourtant réussie. Du brun, de l'oranger, du turquoise à profusion. Les acteurs offrent un jeu solide dans un scénario et une direction d'acteur limités. Le montage, assez mou, tue malheureusement l'ambiance et certains choix de cadrage nous font décrocher du récit. La musique signée aussi par Martini reste dans les conventions. On utilise assez mal le médium cinéma, le film reste très près d'une production télévisuelle. Souhaitons aux frères new-yorkais plus de moyens, de temps et d'audace pour leur prochain opus.

ÉLÈNE DALLAIRE

■ États-Unis 2009, 95 minutes — **Réal.** : Derick Martini — **Scén.** : Derick et Steven Martini — **Int.** : Alec Baldwin, Rory Culkin, Jill Hennessy, Kieran Culkin, Emma Roberts — **Dist.** : Atopia.



Millénium

L'adaptation du premier volet de *Millénium* par Niels Arden Oplev contentera les nombreux lecteurs de la trilogie tant elle est fidèle. Dans ce récit linéaire, les surprises sont rares pour ces derniers, mais on trouve son contentement dans la justesse de la reconstitution. On a, malheureusement, édulcoré la vie sexuelle de Michael Blomkvist en passant sous silence ses relations avec Erika, collègue chez Millénium, et Cécilia Vanger, cousine de la disparue. Pour le reste, on a dû révéler quelques éléments du passé de Lisbeth, question de bien faire comprendre les motivations du personnage. Oplev, réalisateur danois de *Portland* (1996), *Fukssvansen* (2001) et *Drommen* (*We Shall Overcome*, 2006), a bien soigné cet opus destiné aux salles.

Petite frousse au début tant la postsynchronisation est mal ajustée, mais les bouches reprennent vite leur place et l'on plonge dans l'univers de Stieg Larsson avec délice. Le directeur photo Eric Kress et le chef décorateur Niels Sajer nous présentent une Suède grise, bleu acier et marron, qui s'approche plus des romans de Henning Mankell que du catalogue IKEA. On a donné beaucoup de soins aux éclairages et les décors soulignent très bien le statut social des personnages. C'est Noomi Rapace qui vole la vedette tant son interprétation de Lisbeth Salander est juste. Peter Andersson, dans le rôle du tuteur de Lisbeth, campe si bien son personnage de salaud qu'on espère qu'il n'en restera pas marqué pour le reste de sa carrière. La distribution a été soignée, les femmes dans la cinquantaine rayonnent de naturel et les hommes ne sont pas des poupées hollywoodiennes.

L'utilisation des voix hors champ pour situer les éléments d'archives fonctionne très bien. Allan Wilson signe une trame musicale qui transporte efficacement l'émotion de suspense, même si on charge souvent trop sur le plan sonore. Anne Osterud, au montage, a su donner au film son rythme particulier, lent et saccadé à la fois. Comme dans les livres quand l'histoire s'emballe. Pour la suite, on reste inquiet, les deux tomes ayant été tournés pour la télévision par d'autres équipes. Souhaitons que la magie l'emporte sur les contraintes du petit écran.

ÉLÈNE DALLAIRE

■ **MÅN SOM HATAR KVINNOR** — Danemark / Suède 2008, 140 minutes — Réal. : Niels Arden Oplev — Scén. : Nikolaj Arcel et Rasmus Heisterberg, d'après l'œuvre de Stieg Larsson — Int. : Michael Nyqvist, Noomi Rapace, Lena Endre, Sven-Bertil Taube, Peter Haber — Dist. : Alliance.

Nos enfants nous accuseront

Jean-Paul Jaud se réclame d'une lignée illustre : le commandant Cousteau et son *Monde du silence* de 1956, qui avait suscité un engouement monstre pour les fonds marins. Le réalisateur français, qui vient de lancer le pamphlet *Nos enfants nous accuseront*, qui attaque tous azimuts l'agriculture contemporaine, estime que ce souci pour l'environnement fait de lui un héritier du célèbre inventeur de la plongée sous-marine moderne.

Ce long documentaire de presque deux heures s'appuie sur les travaux de l'Association pour la recherche thérapeutique anticancéreuse (Artac), fondée par un oncologue français qui estime que les ondes électromagnétiques et les pesticides sont responsables d'une hécatombe à cause des cancers qu'ils induisent. Balayant du revers de la main le consensus médical, l'Artac estime que l'épidémiologie n'est pas capable de mesurer les risques environnementaux.

Quand il a eu un cancer du côlon, Jean-Paul Jaud, un réalisateur émérite de la télévision française actuellement à Canal Plus, a été rapidement convaincu que les toxines de l'agriculture moderne étaient responsables de son malheur. Son documentaire aux images longues et conventionnelles considère que l'Artac est seule porteuse de vérité. N'ayant aucun souci d'équilibre journalistique, Jaud — dont le haut fait est d'avoir réalisé pour France-2 une émission humoristique irrévérencieuse au début des années 90, *La télé des inconnus* — assomme le spectateur avec les chiffres de l'Arpac, simulacre très franco-français d'apparence de légitimité.

Le seul élément intéressant du film, la décision d'une petite ville du Gard, Barjac, de servir des aliments issus de l'agriculture biologique dans la cafétéria scolaire. Ce détail semble presque une association inconsciente avec la célèbre bataille du Larzac : un plateau désolé du Massif central habité par quelques centaines de bergers, où l'armée française a tenté de construire dans les années 70 une base militaire, avant de battre en retraite devant l'opposition des tout premiers écolos.

Maintenant que les produits et modes de vie régionaux sont redevenus à la mode, et peuvent même nourrir les populations rurales grâce au marketing gastronomique, les nostalgiques des mobilisations de masse doivent trouver d'autres démons à attaquer. Quoi de mieux que de prétendre à une immense conspiration du silence à propos de la nourriture qui nous empoisonne ?

MATHIEU PERREAULT

■ **France 2009**, 105 minutes — Réal. : Jean-Paul Jaud — Scén. : Jean-Paul Jaud — Dist. : FunFilm.



The Pool

L'alliance entre cinéma et réel ne se fait pas toujours sans heurt. Au fil du temps, le cinéma s'est accompli dans l'illusion d'anoblir ladite réalité. Entre effet de réel et vraisemblance, le cinéma a dicté ses propres lois, pour le meilleur et pour le pire... entre travestissement et réalisme. Il lui aura donc fallu quelques décennies (et au réel, le choc de ses mutations) pour qu'il découvre finalement son engagement éthique. Les Italiens appelaient ça une *attitude morale*. Ainsi naissait à travers leur imagination une esthétique des plus instinctives par laquelle (dans une équation parfaite de plusieurs éléments) l'aspect humain prédominait.

Or, étrangement, aujourd'hui, un sentiment similaire est en train de (re)prendre place. Au lendemain des crises économiques et des catastrophes, le cinéma américain, majoritairement indépendant (après ses triomphes au tournant des années 60), semble se réinvestir de cette même mission d'engagement social, dans une volonté dénonciatrice passionnante (*Wendy and Lucy*, *Sugar*, *Frozen River*...) comme on peut l'observer dans *The Pool*.

Prenant ses distances avec *Slumdog Millionaire* de Dany Boyle, presque complaisante abordant également le thème de la pauvreté en Inde, le film de Chris Smith opte pour un ton plus naturaliste, ancrant son récit dans la quotidienneté morose de ces gens multipliant les tâches les plus ingrates dans le dessein de survivre.

Tirant profit de ses expériences de documentariste (caméra à l'épaule, plans larges, silences...), Smith appose à ses images une spontanéité et une sensibilité évidentes, portées à leur plénitude par cette connivence certaine se dessinant tranquillement entre les personnages / acteurs et son objectif, réprimant tout élan moralisateur ou misérabiliste. À hauteur d'homme, loin de l'artifice, Smith — dans une proximité qui n'est pas sans rappeler celle de *Chroniques d'été* de Rouch et des néoréalistes — s'évertue à regarder Venkatesh et Jhangir (de leurs vrais noms) comme ces héros injustement relégués à l'oubli et à l'anonymat, conscient surtout que la dignité de l'homme à la fin transgressera les limites de classe et de situation. Édifiant et délicat.

SAMI GNABA

■ États-Unis 2007, 98 minutes — **Réal.** : Chris Smith — **Scén.** : Chris Smith, Randy Russell — **Int.** : Venkatesh Chavan, Jhangir Badshah, Ayesha Mohan, Nana Patekar — **Dist.** : SVBiz Inc.



Puisque nous sommes nés

Il y a le Brésil qui croise le fer avec le Canada à propos des subventions aéronautiques, celui qui fait saliver l'industrie pétrolière avec ses gisements sous-marins. Et il y a celui des bidonvilles, qu'on a tendance à oublier après plus de dix ans de croissance économique d'« économie émergente » sortie du tiers-monde.

C'est cette jonction que raconte avec beaucoup d'humanité le film franco-brésilien *Puisque nous sommes nés*, distribué ici avec beaucoup d'à-propos par K-Films Amérique. Deux enfants pauvres fréquentent un centre commercial qui constitue une halte routière pour les camionneurs de passage, les « aristocrates du peuple ». Ils rêvent tous deux d'être chauffeurs, un métier qui assure à la fois un revenu stable dont tous les adultes autour d'eux rêvent, et la possibilité de découvrir le monde à l'horizon.

Le réalisateur Jean-Pierre Duret en est à sa troisième coproduction brésilienne. Il cosigne ici (avec Andréa Santana, son partenaire brésilien de toujours) sa première fiction du cycle, mais le ton est plutôt à la docufiction. Duret a toujours été fasciné par l'agriculture, comme ses premiers films le montrent.

Son premier court-métrage, *Un beau jardin*, faisait l'éloge de ses parents paysans savoyards. On sent le souci du détail. L'expérience principale de Duret, ingénieur de son, est ici primordiale. On comprend la cacophonie et la chanson d'espoir que constituent les puissants moteurs de camion. On entend les pénuries d'eau, la pénible construction des briques en boue. On devine l'influence de Maurice Pialat, avec lequel Duret a fait ses premières expériences, dans le réalisme sans fard de vies incroyablement dures. Malgré tout, il y a le regard des enfants.

Leur confiance et leur innocence qui permettent d'échapper au misérabilisme, de transformer ce portrait de la pauvreté brésilienne en histoire universelle. On pense à *Salaam Bombay*, par exemple. En ces temps trop souvent *chavistes* et *porto-allegristes*, ce souci de rendre un portrait authentique sans idéologie est profondément louable.

MATHIEU PERREAULT

■ **JA QUE NASCEMOS** — France / Brésil, 90 minutes — **Réal.** : Jean-Pierre Duret, Andréa Santana — **Scén.** : Jean-Pierre Duret, Andréa Santana — **Dist.** : K-Films Amérique.



Rudo y Cursi

Les frères Carlos et Alfonso Cuarón, réalisateur et producteur, nous offrent leur vision du conflit entre Caen et Abel, duel fraternel biblique transposé dans le merveilleux monde du sport professionnel. C'est le personnage de l'agent véreux interprété par Guillermo Francella qui est le narrateur de ce long métrage. Il est de loin le personnage le plus truculent et le plus intéressant. Beto alias Rudo (le rude) et Tato surnommé Cursi (le sentimental) travaillent dans une plantation de bananes. Jouant en dilettante au soccer avec les gars du village, ils sont bientôt remarqués par un recruteur de Mexico. Chacun aura sa chance de signer chez les professionnels, mais la vie étant ce qu'elle est, les femmes, le jeu compulsif et la corruption viendront à bout de tout.

Les gens de la campagne sont présentés comme de grossiers ignorants. On nous propose une image terriblement négative de la capitale mexicaine et du sport professionnel. Le tout dans une réalisation assez conventionnelle, des plans plutôt clichés et des cadrages banals. Gael Garcia Bernal (Tato) et Diego Luna (Beto) font de leur mieux dans ce scénario sans grande nuance. Les rôles féminins restent dans les archétypes de la maman et de la putain. Les femmes sont des marchandises et c'est le mariage de la sœur avec un narcotrafiquant qui apportera la fortune à la famille. On a le sentiment de voir un film paresseux qui n'arrive pas à décoller. Il y a bien quelques touches d'humour ici et là, dont le vidéoclip que tourne Cursi, mais le tout reste assez plat.

Nouvelle compagnie de production, Cha Cha Cha films est formée de trois cinéastes de talent : Guillermo Del Toro (*Pan's Labyrinth*), Alejandro Gonzalez Iñárritu (*21 Grams*, *Babel*) et Alfonso Cuarón (*Y Tu Mama Tambien*, *Harry Potter and the Prisoner of Azkaban*). La première production de cette équipe était pourtant porteuse de promesses avec des collaborateurs aussi aguerris ; on s'attendait à bien plus. Malgré la participation de Bernal et Luna à *Y Tu Mama Tambien* (2001), on peut dire que malheureusement cette fois-ci le miracle ne s'est pas produit.

ÉLÈNE DALLAIRE

■ Mexique 2008, 103 minutes — Réal. : Carlos Cuarón — Scén. : Carlos Cuarón — Int. : Guillermo Francella, Gael García Bernal, Diego Luna, Dolores Heredia, Adriana Paz, Jessica Mas — Dist. : Métropole.



The Soloist

Un prodige de la musique atteint de schizophrénie doit renoncer à la brillante carrière qu'il aurait pu connaître et devient sans-abri. Cette histoire vraie, c'est celle de Nathaniel Ayers, né à Cleveland en Ohio, qui a poursuivi des études à la prestigieuse Juilliard School de New York avant d'échouer sur les trottoirs de Los Angeles. C'est là qu'il a été découvert par Steve Lopez, un chroniqueur en mal d'inspiration au *Los Angeles Times*, qui en a fait le sujet de ses chroniques et a développé une belle amitié avec le coloré musicien.

Sur papier, cette histoire taillée sur mesure pour Hollywood semblait prometteuse. Malheureusement, le réalisateur Joe Wright, pourtant reconnu pour ses excellentes réalisations (*Pride and Prejudice* et *Atonement*), n'a pas su livrer la marchandise. Le récit est filmé si platement que l'ennui se fait sentir au beau milieu du film. Quant aux effets de style, ils sont si exagérés qu'ils en sont risibles, comme ces *flashs* colorés qui apparaissent au moment où Nathaniel assiste au concert du Los Angeles Philharmonic Orchestra. Ou encore ces colombes qui s'envolent lors des premières notes jouées par Nathaniel au journaliste Steve Lopez (Robert Downey Jr.).

Ce qui n'arrange rien, c'est que les interprètes ne sont guère plus convaincants. Jamie Foxx, qui en fait beaucoup trop, est insupportable dans ce rôle de musicien schizophrène. Il incarne un virtuose mais peine à réellement jouer de son instrument. Quiconque a joué du violon et du violoncelle ne croira pas une seule seconde en son talent. Heureusement, Robert Downey Jr. est plus inspiré dans le rôle du journaliste désabusé. Son acharnement à vouloir parler à tout prix de ce sans-abri n'est toutefois pas très réaliste. Malgré ses nombreux défauts, *The Soloist* n'est quand même pas un ratage complet. Son plus grand mérite consiste à présenter de façon très réaliste, quasi documentaire, une réalité trop souvent oubliée : celle des sans-abri. Le film se termine d'ailleurs en nous précisant que 90 000 sans-abri vivent à Los Angeles. Une idée pour un prochain film, peut-être ?

CATHERINE SCHLAGER

■ LE SOLISTE — États-Unis / Grande-Bretagne 2008, 109 minutes — Réal. : Joe Wright — Scén. : Susannah Grant, d'après *The Soloist: A Lost Dream, An Unlikely Friendship, and the Redeptive Power of Music* de Steve Lopez — Int. : Robert Downey Jr., Jamie Foxx, Catherine Keener, Justin Martin, Tom Hollander, Lisagay Hamilton — Dist. : Paramount.



Star Trek

Les *reboots* sont à la mode en ce moment. Un *reboot* est une forme de *remake* qui propose de redémarrer une série en lui donnant un souffle nouveau, par une nouvelle approche (*Terminator Salvation*) ou en se penchant sur les origines d'un personnage (*X-Men Origins: Wolverine*). Mais il faut bien avouer que, pour tout éblouissant *Batman Begins*, il y a davantage de réalisations molles que de réinventions visionnaires.

Qu'en est-il donc de ce nouveau *Star Trek* ? En perte de vitesse depuis plusieurs années, la série avait besoin d'un traitement de choc. Entre en scène le magicien le plus apprécié actuellement à Hollywood, J.J. Abrams, qui, heureusement, comprend parfaitement ce dont la franchise a besoin pour reprendre vie et conquérir de nouveaux publics. Sans être parfait, son *Star Trek* sait reconnaître ses atouts sans sombrer dans la facilité et les étreint avec l'esprit d'aventure et le sens de l'humour bon enfant des premiers jours. Ainsi, ce *Star Trek* propose un retour aux sources, une vraie histoire et une idée irrésistible pour effacer quarante ans d'histoire trekkiennne et recommencer à neuf sans pour autant frustrer ses millions de fans — un truc tout simple de voyage dans le temps, mécanisme dramatique pratique, utilisé habilement ici.

Ce *Star Trek* est ce qu'une mégaproduction du genre se doit d'être : inventive, ingénieuse, bien racontée et franchement excitante. Il y a un plaisir véritable à être assis dans la salle obscure et à redécouvrir ces personnages que l'on pensait si bien connaître, mais il y a aussi, en prime, une charge émotive dont la force nous prend par surprise. C'est que le réalisateur est plein d'une vraie tendresse envers Kirk, Spock, Uhura et compagnie — donnant même une épaisseur à certains personnages toujours restés plus pauvres — comme envers l'optimisme qui porte *Star Trek* depuis ses débuts. Bien que onzième film de la série, ce sobrement nommé *Star Trek* est à l'image de son titre dénudé : en laissant tomber tous les artifices passés — Khan en colère, baleines salvatrices, Borgs invulnérables —, il saisit les éléments les plus attachants de la série dans leur plus élémentaire authenticité.

CLAIRE VALADE



State of Play

Adaptation cinématographique américaine de l'excellente télé-série britannique du même nom, *State of Play* fait quelque peu figure d'ovni dans le paysage cinématographique hollywoodien actuel qui privilégie surtout les gros machins bruyants ou les comédies légères, même en plein milieu d'avril, moment de la sortie du film sur les écrans nord-américains. C'est que, avec le succès de *300* puis *Iron Man*, les premiers jours du printemps sont désormais territoire d'expérimentations pré-estivales, alors que cette période marquée par la course aux Oscars avait toujours été jusque-là réservée aux œuvres plus sérieuses, pour public plus mûr.

C'est exactement à celui-ci que s'adresse *State of Play*. Sans réussir à tenir son pari sur toute la ligne, le film parvient tout de même à brasser de grandes idées — vérité et mensonge, droit à l'information ou à la vie privée, État policier ou État démocratique — avec un certain panache et un certain succès tout à fait bienvenus en ces jours maigres au plan cinéma. Bien que ce *State of Play* n'arrive pas vraiment à la cheville de la série originale qui l'a inspiré en matière de complexité, d'humour, d'émotion dramatique et de profondeur des personnages, ce thriller politique tire tout de même relativement bien son épingle du jeu.

Calquant à peu de choses près son récit, et jusqu'aux noms des personnages, sur la série originale, le film tient la route justement surtout grâce à ces personnages savoureux et aux méandres de cette intrigue complexe qui aborde et décortique de nombreuses questions brûlantes d'actualité : l'intégrité journalistique et politique, le pouvoir des lobbies capitalistes et des médias dans notre monde, l'avenir de la presse écrite, la tendance sensationnaliste amenée par l'immédiateté de l'accessibilité à l'information, la pression imposée par les conglomérats favorisant les revenus apportés par une gratification immédiate du public au-delà d'un véritable journalisme d'enquête qui s'appuie sur des faits et prend le temps d'expliquer ceux-ci en profondeur. Si seulement le rythme du film pouvait soutenir et propulser en avant cette passionnante intrigue, ce thriller pourrait également répondre au premier impératif du genre : être palpitant — *thrilling*, quoi ! — en plus d'être simplement intéressant.

CLAIRE VALADE

■ États-Unis / Allemagne 2009, 127 minutes — Réal. : J.J. Abrams — Scén. : Roberto Orci, Alex Kurtzman, d'après la série télévisée créée par Gene Roddenberry — Int. : Chris Pine, Zachary Quinto, Eric Bana, Zoë Saldana, Karl Urban, Simon Pegg, Jon Cho, Anton Yelchin, Leonard Nimoy — Dist. : Paramount.

■ JEUX DE POUVOIR — États-Unis / Grande-Bretagne / France 2009, 127 minutes — Réal. : Kevin Macdonald — Scén. : Matthew Michael Carnahan, Tony Gilroy, Billy Ray, d'après la télé-série créée par Paul Abbott — Int. : Russell Crowe, Ben Affleck, Rachel McAdams, Helen Mirren, Robin Wright Penn, Jason Bateman — Dist. : Universal.



Terminator Salvation

Le 25^e anniversaire de la franchise **Terminator** s'annonçait prometteur. Le réalisateur, McG (Joseph McGinty Nichol de son vrai nom), avait fait ses dents dans le film d'action avec les deux **Charlie's Angels**. L'absence d'Arnold Schwarzenegger était rendue plausible par le fait que l'action se déroule avant même que les derniers rebelles humains aient l'idée d'envoyer quelqu'un sauver (et procréer) le fils de Sarah Connor, le messie qui allait combattre les machines.

Sur fond de gros plans et de montage saccadé, l'adrénaline est au rendez-vous. Les décibels suivent de près des machines tout aussi implacables, rapides et violentes. L'idée d'apocalypse, qui connaît ces derniers temps un retour en grâce par le biais de l'écologie catastrophiste, est enivrante. McG est au sommet de son art, on attend avec impatience le **20.000 Leagues Under the Sea: Captain Nemo** qu'il doit sortir en 2011. Ce cinéaste de 41 ans a réussi avec peu de films derrière la cravate — et peut-être grâce à son surnom rappelant un musicien techno — à s'ériger en incontournable du film d'action techno-pop.

Malheureusement, **Terminator Salvation** ne comporte pas deux éléments qui étaient des composantes essentielles du charme des trois premiers films : l'ironie parfois involontaire de Schwarzenegger (et dans une certaine mesure de Robert Patrick, qui interprétait le T-1000 du deuxième film) et la petite nouveauté dans le scénario qui surprenait.

Christian Bale incarne John Connor avec un sérieux qui dessert l'humanité décrite jusqu'à maintenant par un enfant plein de ressources et un adolescent ridicule de fierté. Après la bataille du début, son « Here! Connor! » sonne martial, comme s'il était convaincu qu'il allait sauver le monde en tonnant plus fort que les machines. Aucune trace d'ironie ici.

L'élément nouveau du film est maladroit : Marcus Wright, un ancien condamné à mort qui s'est réveillé en 2018, après la conquête du monde par Skynet et ses robots, et 15 ans après avoir donné son corps à la science. John Connor ne sait pas s'il doit lui faire confiance. Mais Sam Worthington, dont le dernier fait d'armes est de combattre un crocodile assoiffé de sang dans **Rogue**, n'est pas à la hauteur du mystère du personnage — déjà bancal, il faut le dire.

MATHIEU PERREAULT

■ **TERMINATOR RÉDEMPTION** — États-Unis / Allemagne / Grande-Bretagne / Italie — 2009, 115 minutes — **Réal.** : McG. — **Scén.** : John Brancato et Michael Ferris — **Images** : Shane Hurlbut. — **Int.** : Christian Bale, Sam Worthington, Helena Bonham Carter, Anton Yelchin. — **Dist.** : Warner.

Un barrage contre le Pacifique

Il y a d'abord le décor, ses palmiers et ses rizières, son ensoleillement et ses déluges. Les couleurs aussi. Et puis le regard sur le Blanc en Indochine, cet Occidental à la fois admiratif et hautain. On est bien dans l'univers de Marguerite Duras, épris de l'exotisme de l'Orient et des souvenirs d'enfance. *Un barrage contre le Pacifique*, paru en 1950, est le premier de ses romans à puiser dans son passé colonial (les années 1920-1930), bien avant *L'Amant* (1984). Dès 1958, il est l'objet d'une superproduction, signée René Clément.

La version 2008 d'*Un barrage contre le Pacifique* a été réalisée par le Cambodgien Rithy Panh, un « indigène », pour reprendre le terme adopté par Duras, connu surtout pour ses documentaires (*Les Gens de la rizière*, *Les Gens d'Angkor*, mais aussi un portrait hors Indochine, *Souleymane Cissé*). L'adaptation, coscénarisée par Michel Fessler, un autre enfant des colonies, demeure fidèle au ton anticolonialiste de l'auteure et à la facture documentaire de sa fiction. Elle exclut néanmoins quelques éléments essentiels, tel ce passage charnière en ville scellant la rupture entre les trois protagonistes (la « mère » et ses deux ados rebelles, Joseph et Suzanne).

C'est Isabelle Huppert qui incarne la mère, rôle destiné à sa tête forte. C'est la mère qui a reçu des autorités une terre incultivable, noyée année après année par les marées, c'est par elle que passe la lutte contre l'injustice et l'escroquerie. Mais comme le barrage qui ne tient pas, elle finit, elle aussi, par céder. Malgré sa persévérance, le cadastre et les banques demeurent insensibles. On ne gagne pas contre de tels Pacifique.

Soignée, cohérente avec la description de Duras, la réalisation de Rithy Panh n'en est pas moins conservatrice. On ne peut pas vraiment « s'attaquer » à *Un barrage contre le Pacifique*, œuvre fétiche et roman préféré de l'auteure, selon les éditions Gallimard. C'est ce qui se dégage à l'écran : un certain respect pour le texte. Déjà pas mal.

JÉRÔME DELGADO

■ France / Cambodge / Belgique, 2008, 115 minutes — **Réal.** : Rithy Panh — **Scén.** : Michel Fessler, Rithy Panh — **Avec** : Isabelle Huppert, Gaspar Ulliel, Astrid Bergès-Frisbey, Randal Douc — **Dist.** : Métropole.



Up

Carl, veuf et retraité acariâtre, trouve un moyen original pour quitter son voisinage et atteindre le lieu mythique que sa chère Ellie voulait visiter. Ce dernier film des studios Pixar, présenté en 3D, retrouve la plupart des qualités d'ingéniosité de ses illustres prédécesseurs, tels **The Incredibles**, **Wall-E** et **Ratatouille**. Les personnages sont humanisés, différenciés et les arrière-plans et divers lieux visités fourmillent littéralement d'annotations et de trouvailles visuelles qui sont un plaisir de plus pour les spectateurs.

Un passager clandestin accompagne Carl dans son périple, Russell, enfant scout, impatient, toujours trop prêt à rendre service. Trapu, rondouillard, Russell dans sa forme ressemble à Oliver Hardy, l'auguste du duo, et Carl est donc le clown blanc, le Stan Laurel de cet autre **Road To...**, puisque l'aventure les mènera jusqu'en Amérique du Sud dans un lieu ressemblant étonnamment à la chute d'Angel au Venezuela. Un explorateur ermite, Muntz, dont le faciès et la dégaine évoquent Kirk Douglas, est devenu un savant fou capable de faire parler les chiens dans une langue compréhensible aux humains.

Dans cet anthropomorphisme différent, les scénaristes s'amusent avec l'effet du dérèglement technique de la voix sur les chefs de meute. Après un prologue émouvant et ce périple hautement improbable, Docter et Peterson rendent ici hommage aux films d'aventures et autres *cliffhangers*. Certains épisodes sont plutôt dangereux, mais les cinéastes emploient rarement la technique de la troisième dimension pour lancer des objets en direction des spectateurs afin de les faire sursauter.

La voix de Charles Aznavour, dans la version française, apparaît un peu mince pour le trapu et grincheux Carl que seul le souvenir de sa très chère Ellie rend souriant. Certains des animaux de la jungle amazonienne sont plutôt singuliers et le message écologique évident dans le contexte se prolonge dans un dialogue et une entraide intergénérationnels tout aussi bienvenus. Encore une fois Pixar nous charme grandement et nous éduque gentiment.

LUC CHAPUT

¹ Série de films américains mettant en vedette Bob Hope, l'auguste, et Bing Crosby.

■ **LÀ-HAUT** — États-Unis 2009, 90 minutes — Réal. : Docter, Bob Peterson — Scén. : Peterson, Peter Docter — Voix : Ed Asner, Christopher Plummer, Jordan Nagai, Delroy Lindo — Dist. : Universal.



X-Men Origins: Wolverine

Tous les aficionados et geeks du genre le savent, mais pour les autres encore dans l'ignorance, les X-Men sont le résultat de mutations génétiques qui ont eu pour effet de transformer des êtres humains en créatures dotées de pouvoirs spécifiques. Créées pour la première fois par Stan Lee et Jack Kirby, leurs aventures ont débuté en 1963 dans le comic X-Men, chez Marvel.

Bien entendu, Hollywood n'a pas tardé à sentir le potentiel cinématographique des comics. D'un côté, des gentils superhéros parfois maladroits, romantiques et déterminés à se faire accepter par le reste de l'humanité, tous unis autour du professeur Xavier. De l'autre, des méchants superhéros machiavéliques, rancuniers et décidés à dominer le monde sous la houlette de Magneto. Le bien, le mal, l'amour, la haine, tellement d'oppositions manichéennes qui ravissent les majors américaines. De leurs studios sont déjà nés trois films X-Men. C'est assez ? Apparemment non, puisque le quatrième, prénommé **X-Men Origins: Wolverine**, est sorti en salle.

Inutile donc de rappeler que cet opus était fort attendu par les fans. À coup de milliards de dollars, de promotions médiatiques gargantuesques et de l'effet Hugh Jackman, **X-Men Origins** devrait casser la baraque au box-office. Eh bien, même si c'est le cas, l'épisode ne passera pas à la postérité.

On aura compris grâce au titre qui nous donne un premier indice, **X-Men Origins** nous introduit dans les sources d'un des personnages les plus appréciés des héros Marvel : Wolverine. La genèse de l'homme-loup indomptable qui n'en fait qu'à sa tête, mais au fond au cœur si tendre. On retrouve par la même occasion le charmant Hugh Jackman dans son rôle de bête féroce aux griffes acérées. Désolé Hugh, on n'y croit toujours pas.

« Weapon X » est un programme militaire dont le but est de transformer les mutants en armes impitoyables. Wolverine y fera un court séjour, le temps de modifier ses capacités physiques et d'aller régler ses comptes avec celui qui a assassiné son père et sa fiancée. Réalisé par Gavin Hood, cet opus est peu convaincant, dû sans doute à sa mise en scène banale, à son scénario bourré de condensés et à ses effets spéciaux faits pour en mettre plein la vue mais pas toujours réussis. Que dire de plus ? Ah oui, au suivant. 6

ISMAËL HOUDASSINE

■ **X-MEN LES ORIGINES: WOLVERINE** — États-Unis 2009, 107 minutes — Réal. : Gavin Hood — Scén. : David Benioff — Int. : Hugh Jackman, Liev Schreiber, Danny Huston, Lynn Collins, Dominic Monaghan, Ryan Reynolds — Dist. : Fox.